



Julien  
Desplendeur

Trois âmes, trois femmes,  
une destinée

LIVRE 1

Julien Desplendeur

Trois âmes,  
trois femmes,  
une destinée

*Livre 1*

© Julien Desplendeur, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-7620-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Sorcières.**  
***1996. Pays Fouesnantais.***

## 1. Rituel

L'énorme chien avait été muselé et il fallut bien l'intervention des trois femmes pour le hisser sur la table.

L'animal tremblait de douleur et certainement encore plus de peur.

On l'avait rasé à blanc et il ressemblait désormais à un lion vaincu qu'on aurait cherché à humilier un peu plus.

Écorché de haut en bas, de larges scarifications partaient de sa colonne vertébrale jusqu'à son ventre. La bête pénitente semblait avoir été entièrement pelée comme un vulgaire fruit.

Des larmes de sang perlaient de son corps. Suivant le relief des côtes ou des omoplates, elles glissaient le long de ses pattes griffues. De grosses gouttes violacées commencèrent bientôt à souiller la surface du bois appartenant au meuble.

La bête se mit soudain à gémir en voyant sa maîtresse sur le point de quitter les lieux. Mais la femme d'un âge avancé ne se retourna même pas.

Le chien voulut alors s'enfuir. C'était sans compter la fille qui était restée seule à ses côtés. Bourreau au visage angélique, celle-ci maintint fermement le captif par la corde à laquelle il était attaché. Le poignet était délicat, mais l'animal manqua de s'étrangler tant la prise était rude.

Dans l'embrasure de la porte, sa maîtresse échangea quelques mots dans un patois abstrus avec la grand-mère de la jeune femme. Une liasse de billets passa d'une main à l'autre.

Le chien comprit alors que son sort était scellé. Il voulut protester, mais la muselière le fit glapir plus qu'aboyer. Pris dans les rets d'une destinée sur laquelle il n'avait plus aucune prise, il était réduit à l'état de gibier.

Abandonné à son état misérable, brisé par la blessure de l'abandon, le martyr abdiqua en s'affalant de tout son long sur la table. Résigné, il attendit la sentence tel un condamné.

Implacable, la porte principale de l'habitation se referma bientôt, laissant les

praticiennes disposer de l'animal comme elles l'entendaient.

La pièce était sombre et dépourvue d'électricité. Deux fenêtres jumelles tentaient vaillamment d'y faire face. Les murs de granit rétrécissaient l'espace. Ils accentuaient une atmosphère déjà austère. Seuls quelques cierges avaient été religieusement disposés de part et d'autre afin d'assister le soleil opalin dans sa tâche funeste.

Les deux femmes profitèrent de l'état d'abattement de la bête pour lui bander les yeux. Elles savaient d'expérience que la folie s'emparait parfois des hommes quand ces derniers étaient témoins de ce qui allait suivre. Cela était encore bien pire lorsqu'il s'agissait d'animaux. Collet noir, le ruban glissa. La manœuvre était parfaitement exécutée.

S'il avait été humain, le chien se serait peut-être rendu compte que la table absorbait son sang comme un buvard. Mais de toute manière, le captif était déjà soumis à la cécité. Réduit au silence et à l'agonie, il fut donc cloîtré dans ses propres ténèbres. La bête attendit stoïquement que l'on veuille bien lui porter le coup de grâce.

Dans une maison comme celle-ci, la mort était une habituée que l'on pouvait solliciter ou congédier au gré des besoins et des paiements.

Le temps que la doyenne parte fouiller dans un tiroir verrouillé, la fille au visage de lait et de son, resta près du chien pour le maintenir à l'état de soumission ; même si cela semblait désormais bien inutile.

La dame revint avec une simple boîte d'allumettes à la main. Alors la demoiselle à la chevelure auburn s'écarta suffisamment pour ne pas interférer dans l'équilibre du rituel que sa grand-mère s'apprêtait à mettre en œuvre.

Après un premier tour de table, la sorcière craqua une allumette qui déchira le silence. Elle murmura ensuite quelque chose, puis souffla sur la flamme qui venait de naître pour l'anéantir. Elle abandonna alors la petite tige de bois près du chien. Un filet de sang, plus gros que les autres, ruissela de l'animal qui ne réagit pas.

À ce niveau d'agonie, la douleur était-elle encore perceptible ?

Tel un minuscule reptile, le liquide serpenta sur sa peau puis rampa sur la surface de la table jusqu'à l'endroit exact où avait été déposée l'allumette

noircie. En touchant la cendre, la chose visqueuse disparut, happée par le bois du meuble.

Le procédé se répéta solennellement. La femme continuait à se mouvoir autour de l'autel, tant et si bien que la table finit par grouiller de civelles pourpres fraîchement extirpées de la chair sanguinolente de l'animal. Comme attirées par quelques délicieuses friandises, les affreuses bestioles se précipitaient sur les allumettes fumantes dispersées tout autour de la bête.

Et si la respiration du chien s'était dangereusement accélérée, les femmes, elles, restèrent parfaitement sereines. Sur leurs visages, aucune émotion ne put être interprétée durant toute la pratique. Un détail troublant parachevait pourtant ce tableau claire-obscur. La chevelure de la jeune femme avait roussi. Celle-ci paraissait particulièrement concentrée. Rien de ce que sa grand-mère aurait pu faire ou dire ne lui échappait.

Lorsque la femme eut terminé son funeste soliloque, le chien perdit connaissance. Il gisa bientôt, inanimé. Et même s'il restait atrocement torturé, plus aucune perle de sang ne transpirait des pores de sa peau. Les petites anguilles liquides avaient toutes été délogées. Elles avaient été dévorées par l'épaisseur gourmande du bois.

La demoiselle de porcelaine s'approcha alors du lieu de rituel pour aider sa grand-mère à soulever l'animal. La dame grimaça sous le poids du fardeau. Le chien n'avait pas juste l'apparence d'un lion, il en avait également le poids.

Ce dernier fut déposé sur une courtépointe artisanale près de l'âtre. Sa cage thoracique se soulevait toujours. Par quelques gestes adroits, la jeune femme alluma ensuite la cheminée, pendant que sa grand-mère se lavait méticuleusement le visage et les mains dans la cuisine.

Puis la dame déclara qu'elle était fatiguée. Elle partit se reposer dans une pièce voisine pendant que sa petite fille aéraït la pièce et purifiait la table d'une bien étrange façon.

## 2. La sherpa

L'alcôve sentait la moiteur, celle des corps repus.

Encore un dernier sursaut. Le regard d'Arthur fut irrésistiblement happé par l'énorme cicatrice qui lui souriait. Tel un pont, celle-ci enjambait toute la cuisse de Lalie. Mâchoire goguenarde aux innombrables crocs. Points de suture d'un amour passé douloureux. Parasite hideux sur une plastique de rêve. Signature d'un drame oublié par la plupart.

Le jeune homme vénérât pourtant l'horrible balafre, presque autant que tout le reste.

Lalie, elle, s'escrimait à remettre un volumineux soutien-gorge, sans prêter attention à son amant. Après la jouissance, l'empressement. La silhouette gironde de la femme se détachait dans la lumière orangée de cette fin d'après-midi. Une petite croix en or transfigurait la beauté de la flamboyante rousse. Le métal scintillait entre ses seins sublimes et fiers. Le précieux crucifix piqua l'attention du jeune homme. La pécheresse l'aveuglait comme un bijou. Elle l'obsédait. Après maints rendez-vous interdits, Arthur ne pouvait cesser de la contempler, hypnotisé par l'un des chaloupements dont elle seule avait le secret. Même rassasié, le désir de la retrouver germait déjà dans son esprit.

Les muscles encore anéantis par l'orgasme, assis sur un matelas posé à même le sol, le jeune homme se laissa aller à quelques rêveries. Les murs de la chambre qui lui servait de logis attestaient d'une sérieuse addiction en la personne de Lalie. Partout des photos d'elle... sans tête. Car la jeune femme lui avait formellement interdit de photographier son visage. Seul son corps lui appartenait donc. Ce qui aurait amplement suffi à n'importe quel mâle de la planète.

Lalie décidait toujours. Lalie arrivait toujours à ses fins. Lalie gardait toujours la main.

Arthur rêvait d'être enfermé avec elle dans une maisonnette inaccessible au large d'une île non cartographiée, ou mieux, au sommet d'un phare. Il passerait ainsi ses journées à jouir de son corps dans la lumière, avec, pour seuls témoins, de jalouses tempêtes. Il voulait la garder pour lui seul. Elle était au-dessus de



tout. Elle brillait plus que n'importe qui. Même les paupières closes, il ne voyait qu'elle.

Arthur s'arracha finalement de la surface molle qui lui servait de lit. Il était mince et nu, beau dans toute sa jeunesse naïve. *Éternellement perdu aussi.*

Sa modeste mansarde ressemblait à un doux champ de bataille. L'amant transi esquiva les coussins et les vêtements qui avaient atterri au sol. Sa vie était à l'image de la pièce : sens dessus dessous.

Lalie incarnait une situation, une opportunité, une chance à saisir. Elle symbolisait un espace dans le temps où il était urgent d'aimer. La sculpturale rousse était une boulimique du plaisir. Elle faisait l'amour par crises violentes et sauvages, puis disparaissait durant des jours.

*Sine die.*

Irrésistiblement, Arthur vint coller son corps encore brûlant à celle qui, déjà, lui tournait le dos. Il respira l'odeur ensorcelante de la peau laiteuse, puis caressa la nuque négligemment offerte du bout de la langue, juste en dessous de l'oreille. Le talon d'Achille de la belle.

« Oh la la ! noooooon. »

L'audacieux prit la généreuse poitrine à pleines mains. Les seins étaient lourds et chauds.

« Je t'en prie ! Je ne peux pas. »

Le corps disait oui, mais le cœur refusa tout de go. Lalie repoussa Arthur, ignorant l'appel de sa propre chair.

« Vraiment, je vais être trop à la bourre »

Irrévocable, elle se dégagea de l'étreinte avant qu'il ne soit trop tard. Après quoi, elle chercha du regard où avait bien pu atterrir son pantalon.

« Si je me fais pincer, on ne pourra plus jamais se voir. Tu le sais ? »

La vénus callipyge était déjà en train de lutter pour fermer son jean taille haute. Elle avait récité la phrase de manière quasi automatique. L'avantage de jouer toujours la même pièce aux mêmes heures.

« N'oublie pas ton biper ! », s'exclama Arthur, presque en hoquetant.

Lalie laissa échapper un soupir d'agacement, irritée par sa propre étourderie.

La fuyarde prit le messenger qu'elle avait abandonné sur un vieux radiateur hors d'usage. Elle clippa le mouchard à l'une de ses poches dans un petit bruit sec. Dans la continuité du mouvement, elle ramassa ensuite rapidement son pull vert pomme d'où elle dégagea sa superbe chevelure de feu.

« Tu n'as pas vu ma deuxième chaussure ?

— Tu m'enverras des messages ? », s'enquit le jeune énamouré.

Elle le quittait. Encore. Il le voyait, tout en refusant de l'entendre.

« Arthur, secoue-toi ! Tu ne m'aides pas là ! »

Lalie commençait à perdre patience. Son rôle parfaitement interprété d'amante délicate s'effritait, s'accordant ainsi à merveille aux murs de la mansarde.

Serviable même en dehors du lit, Arthur se mit donc en quête de la petite sœur de la bottine que sa princesse tenait nerveusement dans sa main. Capricieuse qu'elle était, Lalie aurait probablement tapoté du pied de manière exaspérée si elle avait été en mesure de le faire.

« Là ! », lui indiqua-t-il, triomphant.

La surnoise se cachait dans l'ombre, juste devant la porte d'entrée.

Incapable d'enfiler des chaussures en étant debout, Lalie s'assit sur la seule et unique chaise du logis. Le meuble d'occasion était instable autant que misérable, ce qui agaça encore un peu plus la jeune femme. Celle-ci se chaussa à la hâte tout en présentant des excuses savamment travaillées d'une moue aguicheuse. Habilement, elle tira Arthur par le bras jusqu'à elle dans le but de chuchoter à son oreille. Le jeune homme se mit à rire. Il enfouit sa tête dans l'impressionnante crinière automnale. Stimulé par quelques mots bien choisis, le couple illégitime s'embrassa, langues entremêlées.

« Aïe ! »

Arthur eut un brusque mouvement de recul. Lalie l'avait mordue. La victime allait se rebiffer, mais déjà la prédatrice avait attrapé son sac à main en peau de reptile. À la fois cruelle et repentante, Lalie se retourna pour envoyer à son